

comme les gens de la maison. Si je me mariais par exemple, que j'amènerais une bonne petite femme ici ?

—Te marier! Baptiste! m'écriai-je, tout abasourdi, mais tu es trop jeune mon enfant!

—Trop jeune! dites-vous; plaise à Dieu plutôt que je ne sois pas trop vieux. Trente-quatre ans pensez-y papa, à trente quatre ans on n'est plus un enfant.

—Trente-quatre ans! Trente-quatre ans! répétais-je en retournant de mémoire vers le passé: C'est pourtant Dieu vrai! Pardonne-moi mon cher enfant. Tu m'as rendu la vie si douce que j'ai oublié mon âge et le tien. Tu as une bonne idée Baptiste! marie-toi et j'en serai heureux, pourvu que tu le sois toi-même, que tu saches faire un bon choix.

—Le choix est déjà tout fait et j'espère qu'il vous fera plaisir. J'ai cherché la richesse du cœur plutôt que celle des écus. Vous connaissez la petite Annie ?

—Comment l'orpheline de chez Jos. D. . . .

—Oui, papa, c'est Annie l'orpheline qui consent à devenir la femme de Baptiste l'orphelin et la bru du vieillard orphelin, ne sommes nous pas tous trois, déjà de la même famille ? de la grande famille des malheureux : En nous réunissant, nous porterons plus aisément le fardeau de la vie. A nous trois nous saurons bien féconder les germes de bonheur que la Providence dépose au fond des plus tristes vies.

En attendant Baptiste parler ainsi, les larmes me suffoquaient : je lui passai les bras autour du cou, lui disant dans un sanglot "merci Baptiste! merci mon enfant."

Le brave garçon avait interprété mon cœur autant que le sien en choisissant ainsi une orpheline pour sa femme. Il rendait aux autres ce que je lui avais fait, il ne me devait plus rien. Au contraire, il me semblait qu'il méritait toute ma reconnaissance pour m'avoir si bien compris.

—Un mois après—Baptiste marié amenait sa femme à la maison. Ce fut un jour de bonheur pour tous trois. Baptiste n'avait qu'un chagrin, qui se passa bientôt—c'est que j'eusse refusé de lui servir de père à l'autel.

—Et pourquoi l'aviez-vous refusé ?

—Pourquoi ? Ah! c'est que nous autres vieillards, il faut penser pour les jeunes. Les besoins allaient augmenter dans la maison, et tout en ne manquant pas du nécessaire on ne pouvait néanmoins faire de prodigalités. Si j'avais conduit Baptiste à l'autel, il m'aurait fallu me faire une paire de bottes neuves dont je pouvais me passer en restant à la maison. Lorsqu'on n'est pas riche voyez-vous, de bien petites économies deviennent parfois de grandes ressources.

Je connus une vie nouvelle, la vraie vie de famille dont les premiers rayons avaient lui sur mon berceau pour se dérober ensuite à mes yeux pendant plus de soixante ans. Une maison serait-elle remplie d'hommes reste toujours solitaire si une femme ne l'habite pas. C'est une cage vide où gémit tristement le vent de la solitude. A chaque instant, je vois se poser sur mes cheveux blancs, les plus tendres regards d'amour; mes pas chancelants sont prévenus partout par les actes d'une tendresse et d'une attention des plus sensibles. Mon âme respire dans une atmosphère chargée des plus délicieux sentiments. Dès mon réveil, j'entends un pas furtif se diriger vers mon lit, une oreille se penche sur moi pour m'entendre respirer, je reste les yeux fermés mais croyez-bien que mon cœur est ouvert lorsque j'entends ma petite Annie dire tout bas à son mari :

"Peupère dort comme un enfant; il a une bonne santé, il vivra encore longtemps, n'est-ce pas Baptiste ? Le poêle s'allume, le déjeuner se prépare, la table se dresse, sans que j'entende le moindre bruit. Si je me rendors, après ce premier regard tombé sur ma couche solitaire, croyez bien que je rêve d'anges, mais le plus souvent j'aime mieux rêver éveillé. La pensée qui se porte sur une femme de ménage aimante et dévouée n'a que faire de se soucier des anges.

Je quitte le lit pour aller prendre place à table où les meilleurs mets me sont réservés. Baptiste se rend à l'ouvrage, pendant que moi plus heureux, je puis entendre tout le jour, le gai babillou ou les chansons de la petite femme, oiseau gazouillant. Tous les soirs, Baptiste en rentrant prend son baiser et alors jamais on n'oublie de m'apporter le mien. Si nous faisons la prière en commun, c'est Annie qui l'adresse à Dieu. Une voix si douce, si touchante est bien mieux faite que les nôtres pour être entendue là haut. Enfin, tous les jours, je m'éveille et m'endors dans le bonheur.

Avec cela, le plancher est toujours jaune comme du safran, les meubles rangés, le linge net, nos habits propres et l'économie la plus parfaite règne en tout et partout. Franchement, je crois que la petite femme fend les sous en quatre. Nous vivons deux fois mieux et nous avons autant de quoi qu'autrefois. Et pourtant la famille a augmenté. Après deux ans de mariage, il est venu une petite fille qui a maintenant quatre ans, et il y a environ un mois, le bon Dieu leur a envoyé un petit garçon.

J'avais refusé d'être le parrain de la petite fille, parce qu'il fallait louer une voiture, faire quelque dépense. . . . mais quand le petit est venu, ça été plus fort que moi, je l'ai porté au baptême et je lui ai donné mon nom, qu'il portera, je l'espère, lui, toute sa vie, devant Dieu et devant les hommes.

Mais pour compenser ce plaisir ou plutôt ce bonheur, je me suis séparé de ma plus vieille amie. . . . la pipe. Je dépensais pour un écu de tabac par mois, soit, six piastres par année, de quoi habiller le petit et acheter des bonbons à la petite, je n'ai pas hésité à faire le sacrifice, et ce qui me cause le plus de plaisir c'est que ni Annie ni Baptiste ne s'en sont aperçus.

—Comment cela ? Ils devaient bien s'apercevoir que vous ne fumiez plus ?

Pardou, Monsieur, juste vers ce temps-là, il me vint une ampoule de feu sauvage aux lèvres, et je leur dis que le Dr. S. . . . m'avait conseillé de ne plus fumer, que ce pourrait bien être le commencement d'un chancre. Alors, vous comprenez que bien loin de m'engager à fumer, ils m'ont pressé de m'en abstenir : ce qui ne m'empêche pas, lorsque je suis dans la montagne, d'essayer quelques touches de hart rouge ou de pepois, mais vous concevez qu'un vieux fumeur comme moi, accoutumé à fumer du bon tabac, j'y trouve de la différence, et maintenant, vous ne serez pas surpris, si une larme m'est tombée des yeux, lorsque tout à l'heure j'ai bourré ma première pipe. A mon âge, c'est si dur de déraciner une vieille habitude!

—Mais qu'est-ce que la hart rouge et la pepois dont vous parlez ?

La hart rouge, c'est l'osier ordinaire dont vous enlevez la première écorce; vous faites sécher la seconde après l'avoir râpée avec un morceau de verre ou un couteau et vous avez un tabac que j'ai vu fumer souvent par les sauvages du Nord-Ouest; la pepois, c'est tout simplement la feuille du vinaigrier séchée lentement à l'ombre.

—Permettez-moi une ou deux questions :

—Faites, Monsieur, à votre aise.

—Ne vous a-t-on jamais renseigné sur votre famille ?

—Non, Monsieur, ceux par qui j'ai été élevé, m'avaient recueilli lorsque j'avais à peine trois ans, sur les ruines fumantes d'une maison détruite par l'incendie, dans le faubourg Québec, à Montréal. Le cadavre calciné d'une femme gisait au milieu des cendres. C'était probablement ma mère, mais comme elle n'habitait le quartier que depuis quelques jours avec son enfant, personne ne connaissait son nom. Je répondais au nom de Henri ou Henry que l'on m'a conservé. Mon père adoptif, jeune marié sans enfants m'emmena chez lui où j'ai vécu comme je vous l'ai raconté.

—N'avez-vous pas dit au commencement de votre récit que pour avoir trop parlé vous avez perdu l'occasion de devenir riche ?

—Hélas! oui, mon cher Monsieur, mais comme le jour est avancé, il me faut quitter la montagne. Ce sera pour une autre fois. Je vais ramasser mes casseaux et je retourne à la maison. Si vous voulez bien descendre avec moi, je vous offrirai une tasse de lait avec des framboises, et puis vous verrez notre Annie, la petite et le petit pour qui j'ai cassé ma pipe.

Le vieillard d'un pas lesté pénétra dans le fourré et reparut presque aussitôt portant à son bras un large panier d'éclisses de frêne, au fond duquel étaient rangées une douzaine de petites corbeilles d'écorce de bouleau remplies jusqu'aux bords de savoureuses framboises.

Vous voyez-là mon marché de demain. Dieu merci! les framboises sont abondantes et le commerce va assez bien. J'en ai pour trente-six sous. C'est autant d'acquis pour faire bouillir la marmite de ma petite Annie.

—Tout au pied de la montagne, au milieu du petit bourg de Chouaguon, le vieillard me fit entrer dans une maison propre où je vis tel qu'il me l'avait représenté le petit groupe, auquel le brave vieillard avait voué sa vie.

A côté de la maison, je remarquai un joli champ de tabac de la plus belle venue et bien soigné. Le vieillard surprit mon regard et me fit observer. "Vous voyez que mon chancre guérira bientôt."

—Je le vois en effet, avec plaisir, mais en attendant, prenez ce qui me reste de mon tabac; vous me le rendrez à l'automne lorsque vous aurez récolté le vôtre.

—Je l'accepte, mais d'ici à un mois je ne fumerai que dans la montagne. Il ne faut pas qu'on s'en aperçoive ici.

—Une poignée de mains me sépara d'un brave cœur. Une heure après cette rencontre je retombais dans le tourbillon de la capitale, où l'on parlait d'élections politiques et surtout de la construction projetée du chemin de fer du Nord.

A. N. MONTPETIT.

RÉPONSE de M. C. S. CHERRIER au toast porté en son honneur au banquet du 25 Septembre dernier.

M. le Bâtonnier et Messieurs,

Je me sens incapable de vous exprimer comme je voudrais le faire, toute la reconnaissance que j'éprouve pour l'honneur que vous me faites, ce soir. S'il est quelque chose qui puisse me réjouir dans ma retraite, c'est bien la preuve que vous me donnez dans cette brillante manifestation, que je possède l'estime et le respect de mes compatriotes et en particulier de mes confrères si distingués du Barreau de Montréal. J'éprouve en ce moment plus que jamais combien sont doux les liens de confraternité qui m'unissent à des collègues avec qui j'ai eu pendant si longtemps des relations amicales. Vous m'avez, grâce à une bonté trop grande, attribué un grand nombre de qualités, mais vous avez oublié mes défauts qui sont pourtant nombreux, je le reconnais.

Je ne suis plus jeune, vous le savez, et aujourd'hui, je le sens vivement en jetant les yeux autour de moi. La vie du vieillard est plus remplie de souvenirs que d'espérances; il a dans le cours de sa carrière perdu la plupart des amis de sa jeunesse, de ceux qui autrefois partageraient ses plaisirs, ses labeurs, ses espérances et ses peines. Je me trouve naturellement au milieu d'une génération possédant d'autres sentiments, d'autres opinions et aspirations nouvelles qui la portent à chercher dans des méthodes et des théories nouvelles le bien et le progrès de la société, sans souci des déceptions qu'elle peut rencontrer dans son chemin. Le vieillard, malgré son désir de ne pas rester étranger aux intérêts et au mouvement de la société dans laquelle il vit, craint de se lancer dans des voies qu'il ne connaît pas, et où la jeunesse impatientes et pleine d'ardeur cherche à le pousser. Rempli, comme je viens de le dire des souvenirs du passé, il aime à parler de ces souvenirs; et peut-être, qu'en cette occasion on me permettra de dire quelques mots de mes anciens confrères dans la profession.

Lorsque je fus reçu avocat, le Barreau était honoré par une constellation brillante d'hommes éminents, aussi remarquables par leurs talents et leurs connaissances que par leur patriotisme et leur éloquence. Un exemple donnera l'idée de l'éloquence de ces hommes distingués. Un jour que l'un d'eux plaquait devant la Cour d'Appel à Québec, le Gouverneur-Général, qui était présent, ne put retenir son admiration, il serra cordialement la main de cet avocat et lui dit qu'un homme de son talent serait un homme pour n'importe quel pays. Cet avocat, c'était Vallières, qui n'aurait pas été déplacé parmi les premiers orateurs de l'Europe et aurait brillé à la Chambre des Communes comme dans le Barreau anglais. Il y avait aussi parmi mes anciens confrères plusieurs d'entre eux vraiment remarquables, non-seulement par leurs connaissances en loi, en histoire et en littérature, mais encore par une vivacité d'esprit et une manière de converser si intéressante qu'elle les aurait fait admirer dans les premiers salons de l'Europe. Je me rappelle encore avec plaisir les instants agréables que je passais dans la compagnie de M. Plamondon.

Mais le principal titre de gloire de ces hommes est d'avoir lutté pour procurer à leur patrie la jouissance de ses droits et de ses libertés et d'avoir mis courageusement au service de leurs compatriotes les talents dont la providence les avait doués. Ils combattirent vaillamment tous ceux qui voulaient opprimer leur pays et se montrèrent les ardents défenseurs de la justice et de la liberté. Je pourrais ici nommer les Stuart, les Vallières, les Rolland, les Bédard et plusieurs autres d'un talent semblable. Que reste-t-il de leur éloquence ? Quelque chose en a été conservé dans les œuvres historiques qui ont pour but de faire connaître à la postérité les gloires de la patrie.

M. Cherrier fit ici allusion à quelques personnes qui s'occupent de perpétuer le souvenir des talents de ces hommes illustres et il continua en ces termes :

Dans le Barreau du Canada se sont toujours trouvés les plus ardents défenseurs des libertés populaires contre les injustices et la tyrannie.

Je ne voudrais pas abuser de votre patience, mais qu'il me soit permis ici d'exprimer ce que je pourrais appeler un sentiment de plébé filiale. Si j'ai eu quelque succès au barreau; si j'ai pu élever la voix avec vigueur en faveur de l'innocence opprimée, c'est grâce à l'homme dont je veux dire un mot en

cette circonstance. Je veux parler de M. Viger, un homme de vastes connaissances, doué d'une éloquence persuasive, dont les plaidoyers étaient quelquefois brillants. C'est lui qui fit rendre justice à un grand nombre de familles de la seigneurie Lassalle, qui étaient maltraitées.

Depuis les temps que je viens de mentionner, une nouvelle génération d'avocats a grandi. Elle renferme des talents brillants et des hommes qui ont naturellement l'ambition de prendre part aux affaires publiques. J'avoue que la tribune peut avec raison les tenter et qu'il y a dans la politique une importante mission à remplir; mais s'ils ne réussissent pas tous à obtenir des succès dans cette carrière, je leur citerai l'exemple de Lord Erskine, qui ne put obtenir des succès remarquables dans la Chambre des Communes, quoiqu'il se soit fait au barreau une réputation universelle.

Un dernier mot. En voyant réunis, ce soir, un si grand nombre d'avocats et de juges, je ne puis m'empêcher d'exprimer le désir que toujours il y ait entre le Banc et le Barreau des sentiments d'amitié et de respect, un esprit d'entente et de concorde. J'admire le juge qui sait maintenir la dignité et montrer en même temps de la condescendance pour ceux qui plaident devant lui. Je remercie une fois de plus les membres du Barreau de leur bonté et de leur cordialité à mon égard et je leur souhaite qu'ils puissent tous célébrer, un jour, le cinquantième anniversaire de leur entrée dans la profession, au milieu d'amis aussi fidèles et aussi dévoués que ceux qui m'entourent, ce soir.

REVUE ÉTLANJÈRE.

FRANCE.

Le temps donné aux habitants de l'Alsace et de la Lorraine pour opter entre la France et la Prusse est expiré le 1er Octobre. Les chemins de fer ne suffisaient pas à transporter tous ceux qui préféraient laisser leurs foyers que de changer de nationalité. Il est difficile de laisser les lieux où on a vécu, où on est parvenu à acquérir quelques biens pour s'en aller au hasard chercher ailleurs des moyens d'existence; et cependant les patriotes enfants de l'Alsace et de la Lorraine sont partis par milliers, bien décidés à être tout, excepté Allemands.

Dix-huit mille personnes ont quitté Metz durant les derniers quinze jours pour se réfugier sur le territoire français. La population de Metz n'est plus maintenant que de 10,000 âmes. Les départs d'Alsace et de Lorraine se font sur une grande échelle. On estime que 88 000 émigrés Alsaciens se sont fixés dans la seule ville de Nancy. Beaucoup d'autres se sont réfugiés en d'autres places.

On s'occupe en France de ce qui va se passer à la prochaine session de l'Assemblée Nationale. On dit que le gouvernement a l'intention de sortir du provisoire et de donner une constitution permanente à la France, que des efforts ont été faits pour engager le parti monarchique modéré à accepter une république conservatrice. Mais cette tentative de concilier à une république conservatrice le parti monarchique ou impérialiste ne réussira pas si l'on en juge par la manière dont elle a été accueillie. Aussitôt que ce projet eût transpiré dans le public, on s'en est emparé et on l'a discuté avec vigueur. Par des lettres privées et par la Presse on a fait connaître à M. Thiers que sur cette question il trouvera le parti monarchique inébranlable, que la république conservatrice ou libérale n'aura pas son appui.

On rappelle à M. Thiers qu'il s'est engagé par le pacte de Bordeaux, à maintenir provisoirement l'état de choses actuel pendant la durée du mandat de l'assemblée nationale, afin de laisser plus tard au pays le soin de choisir la forme de gouvernement qu'il désire. On lui dit encore qu'en 1831 il a déclaré que la république modérée ou avancée était impossible en France, et on lui demande si l'expérience n'a pas prouvé depuis cette époque plus que jamais la vérité de ses paroles. "Vous m'avez fait l'honneur de me dire plusieurs fois à moi-même," ajoute M. de Carayon Latour, député de la Gironde, "si vous pouvez vous entendre pour établir la monarchie, vous ne me trouverez pas sur votre route pour vous en empêcher."

M. de Carayon Latour termine la lettre qu'il a écrite, à ce sujet, à M. Thiers, en disant qu'il n'y a qu'un seul moyen de rendre à la France la paix et son antique grandeur, c'est de la ramener dans les voies de la monarchie légitime. Après avoir fait l'éloge du comte de Chambord, il déclare que les princes d'Orléans sont disposés à le reconnaître pour roi, du moment qu'ils verront le sentiment de la France.

Les nouvelles des autres pays n'offrent aucun intérêt, à part les événements ordinaires; des vols, des suicides, des meurtres, des incendies, des chars qui déraillent, des navires qui coulent, sans parler des mariages, des baptêmes et des naissances. . . . histoire de tous les jours et de tous les pays. L. O. DAVID.

NOS GRAVURES.

LA PÊCHE AU FLAMBEAU.

Nos lecteurs savent comment se fait cette pêche si populaire en certains endroits. Dans le lac St. François, c'est surtout la truite et l'éturgeon qu'on darde. Cette pêche est jolie à faire et à voir. Les touffes de sapin embaumées dont se servent les pêcheurs répandent une lueur qu'on voit à une grande distance.

L'EXPOSITION À HAMILTON.

L'exposition provinciale d'Ontario a eu lieu à Hamilton, cette année. En Haut-Canada, comme ici, plus encore peut-être qu'en Bas-Canada, on s'occupe de l'amélioration des chevaux. Il y en avait deux cent cinquante exposés à Hamilton; plusieurs venaient d'arriver d'Europe.

LA RÉCRÉATION DES ALIÉNÉS À L'ISLE DE ROCKWOOD.

Plusieurs de nos lecteurs ont vu la danse des fous à Beauport, ils peuvent par conséquent se faire une idée de celle que nous représentons; les fous en Bas-Canada ou les fous en Haut-Canada, ce sont toujours des fous. Seulement, il est un fait étrange, quand les sages dansent ils ont l'air fou et quand les fous dansent, on ne dirait pas qu'ils sont si fous.